

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 29

Artikel: Coups de ciseaux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195048>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

son jardin d'hiver est riche et du meilleur goût.

Et dire qu'autrefois Leysin était à peine connu du reste du canton. Il faisait partie de la paroisse d'Aigle et n'avait pas d'église. L'éloignement et surtout les neiges empêchant les gens de Leysin d'accomplir leurs devoirs religieux, ils exposèrent leur situation à l'évêque de Sion, qui, en 1445, leur permit d'élever une chapelle dépendante de l'église d'Aigle, dont le curé allait officier à Leysin deux fois par semaine. Il recevait pour cela des paroissiens de cette localité huit florins par année, une chambre et un lit.

Vu la difficulté des communications, tous les transports se faisaient par bêtes de somme. Les pasteurs ne pouvant y conduire leurs meubles, devaient se contenter de meubles grossiers faits dans la localité, et qu'ils se transmettaient de l'un à l'autre avec le bâtiment de cure.

Cela dit, et maintenant que nous avons bien dormi dans les lits moelleux de l'hôtel du Mont-Blanc, profitons de l'heure matinale, qui nous montre encore les dernières clartés de la lune. Nous avons eu soin de nous entendre, dès la veille, avec un guide, un charmant garçon, qui est venu nous réveiller. Jeune et fort, il place dans sa hotte toutes les provisions, tous les effets qui nous gênent, et les met sur les deux ou trois bouteilles de vin de Montreux qui sont au fond, soigneusement protégées par un lit de mousse.

Ce guide vigoureux, poli et aimable, n'est autre que le coiffeur de Feydey, un coiffeur qui vous fait parfaitement la barbe, mais ne vous rase pas comme certains guides que nous connaissons : au contraire, la conversation de Max Widmer, bourgeois de Valleyres-sous-Rances, est intéressante ; il connaît sur le bout du doigt le nom de toutes les sommités qui se montrent à l'horizon, et vous fait remarquer avec beaucoup d'intelligence tout ce qui mérite de l'être.

Bien plus, Max Widmer, fils de jardinier, est un peu botaniste et connaît parfaitement la flore de cette région ; il vous signale au passage une foule de jolies plantes dont il sait le nom latin et le nom français, tout en vous conduisant vers la Tour d'Aï par un sentier très pittoresque, entre des rochers éboulés, ou à travers de frais et riants pâturages où de belles vaches, un moment distraites, vous regardent passer en ayant l'air de dire de leur regard calme et tout en ruminant : « Où peuvent-ils bien aller, ceux-là ? »

Puis de se remettre à brouter.

C'est ainsi qu'après deux petites heures de marche, sans difficulté et sans fatigue, on atteint le pied de la Tour d'Aï et le lac mignon dans lequel se mirent les rochers à pic qui le surplombent. Nous disons lac mignon, car rien en effet n'est plus coquet, plus ravissant que cette belle pièce d'eau de forme ovale, et dont le pourtour est garni d'une large et régulière bordure de roseaux d'un vert tendre, qui se découpe nettement sur le vert plus foncé des pâturages.

« Il ne manque là qu'un petit bateau », me disait un de mes compagnons. « Gardez-vous en bien, m'écriai-je, laissez ce lac à la nature, laissez-lui sa virginité si poétique et si enchanteuse ! »

Après une petite étape dans ce romantique coin des Alpes, il faut nécessairement faire l'ascension de la Tour d'Aï, ce qui exige une heure et demie de marche, au plus. On commence par s'engager dans un dédale de rochers, où l'on s'en tire comme on peut ; mais c'est l'affaire de dix minutes ; puis on gravit des pentes gazonnées assez roides, au-dessus desquelles se dresse, comme une ruine romaine, le passage dit de la *Cheminée*, dont l'escalade se fait assez facilement en se cramponnant des pieds et des mains à quelques pierres faisant saillie.

L'on suit la crête et après des passages étroits, où le précipice est béant, de chaque côté, on suit le bord de celui-ci du côté de Mayen, puis on contourne au nord et on arrive enfin au sommet.

Quelle vue et quelle sensations ! Nous sommes à plus de 1800 mètres au-dessus du lac Léman, et cependant il paraît être là, à nos pieds. Les *Alpes valaisannes* et les *Alpes bernoises* nous montrent leurs cimes ardues, neigeuses, et leurs immenses glaciers ; le *Jura* déroule sa ligne sombre du Pays de Gex jusque dans le canton de Soleure, et entre ces extrêmes, que de détails ! Le regard embrasse en outre tout l'ensemble des Alpes vaudoises, de la Dent de Brenlaire à celle de Morcles, et plonge sur les vallons les plus rapprochés.

Le sommet de Naye, son hôtel, ses pavillons, ses sentiers et sa gare semblent à quelques minutes de distance. Les rives du Léman, Villeneuve, Vevey, Montreux, Cully, Lutry, Lausanne se dessinent de la façon la plus riante. A l'aide de bonne jumelles, on voit nettement la Cathédrale, le temple de Saint-François, le Pont Pichard et autres édifices. Seuls les bâtiments universitaires, voilés par la brume, nous ont échappé !

Enchantés de cette ascension si vite et si facilement accomplie, nous redescendons vers le petit lac d'Aï.

Le soleil est brûlant, la soif ardente. Pas d'eau, à l'exception de celle du lac

dont les bords marécageux ne permettent pas d'approcher. Et puis, est-elle buvable ?...

Une bouteille pleine nous reste au fond de la hotte, mais elle est tiède, presque chaude... Que faire ?...

Attendez, nous dit Max Widmer, laissez-moi faire !...

Il retroussé vivement et haut son pantalon, sort de sa poche une longue ficelle, la fixe au col de la bouteille, s'avance au milieu des roseaux et la lance dans ces eaux peu profondes, comme un pêcheur qui lance sa ligne.

Puis il attend.

Nous aussi nous attendions, la langue sèche, je vous le promets.

Tout à coup le brave garçon sent ses pieds s'enfoncer dans le marécage et... la ficelle lui échappe !

Voyez son angoisse et jugez de la nôtre !...

La ficelle flotte, mais fait mine de s'éloigner du rivage !...

Max se débarbouille, court au chalet le plus voisin, attrappe une petite perche et revient à sa ficelle.

Nous le voyons opérer avec une extrême prudence ; nous suivons anxieusement ses moindres mouvements, puis il s'arrête soudain et nous regarde avec de grands yeux !...

La ficelle s'est trop éloignée ; il n'a pu l'atteindre !

Je ne crois pas qu'il y ait un Dieu pour les ivrognes, comme on se plaît à le dire ; mais je crois qu'il en est un pour ceux qui ont sincèrement et légitimement soif.

Tout à coup, une légère brise ramène la ficelle à portée de la perche !... Tout est sauvé, et la bouteille nous est rendue intacte et fraîche !...

Messieurs, nous dit alors Widmer, ruisselant de sueur, si je n'avais pu la rattrapper, je n'aurais jamais osé revenir vers vous !

Tout va bien qui finit bien.

Du lac d'Aï, et pour varier, nous redescendons par des pentes gazonnées, excessivement roides, mais parfaitement praticables, et nous gagnons bientôt le plateau de Luan, puis Corbeyrier, Yverne et Aigle.

Les plaisirs qu'une telle journée vous procure, les souvenirs qu'elle vous laisse ne se décrivent pas. Je me borne à dire à ceux qui auront l'amabilité de me lire : « Croyez-moi, allez à la Tour d'Aï ».

L. M.

Coups de ciseaux.

N'est-ce pas comme il fait chaud !... C'est vraiment insupportable !... Comment voulez-vous écrire d'une manière utile et intéressante ?... pas moyen !

Aussi, chers lecteurs, grâce pour nos coups de ciseaux.

Nous allons en donner un qui intéressera peut-être nos innombrables musiciens. Il y a chez nous tant de sociétés de musique, tant de gens qui soufflent dans des instruments divers, qui frottent ou pincient la corde, qu'ils seront sans doute heureux que nous leur donnions, par l'organe de Jean Frolo, du *Petit Parisien*, l'histoire de ces instruments. Voici quelques extraits de ce qu'écrivait, il y a bientôt deux ans, ce chroniqueur toujours si fécond et intéressant, à l'occasion de la mort de Sax, le rénovateur des instruments à vent.

La rénovation des instruments à vent ne date guère que de 1844, époque où Sax, établi à Paris depuis deux ans seulement, exposa pour la première fois le fruit de ses recherches.

Jusqu'alors on en était resté, ou à peu près, aux instruments chers aux Egyptiens, aux Romains ou aux Hébreux. Le violon seul avait concentré les efforts des chercheurs, et les luthiers de Brescia et de Crémone, en Italie, avaient atteint, dès le seizième siècle, la perfection du genre.

La flûte elle-même attendait pour se transformer que les cuivres eussent donné le signal. C'est en 1847 seulement que Théobald Boehm, flûtiste de la chapelle du roi de Bavière, trouva à Paris un ouvrier du nom de Louis Lot, pour appliquer ses découvertes et construire la flûte cylindrique que depuis lors on n'a fait qu'imiter.

La clarinette, aussi antique que la flûte, a plus longtemps attendu son perfectionnement. En 1867 encore, le rapporteur du jury de l'Exposition universelle se montrait sévère pour les exposants, reprochait à leurs produits de n'avoir pas d'homogénéité dans le timbre et d'émettre certaines notes d'une justesse plus que douteuse.

Depuis lors, on a travaillé à Paris et surtout à la Couture, ce village qui a le monopole de la construction des instruments en bois, comme Mirecourt a gardé celui des violons. La clarinette actuelle à dix-sept clefs n'atteint peut-être pas encore la perfection, mais du moins elle s'en rapproche de plus près que les produits similaires dont la Belgique et l'Allemagne essaient de nous inonder.

C'est à Tubalcaïn, bien avant le déluge, nous dit la Bible, que clairons et sonneurs de trompe sont redevables de leurs instruments; les Hébreux savaient les faire sonores, puisqu'à Jéricho, leurs trompettes ne se contentèrent pas de faire trembler les vitres, mais démolirent les remparts.

Alors on ne concevait ces instruments que dans la forme que la nature avait donné à leurs devancières : les cornes de bœuf. Quand on voulait donner au son plus d'ampleur, on se contentait d'allonger le tube et d'élargir le pavillon. On arrivait ainsi à s'embarrasser de trompettes longues de six pieds. On se préoccupa de les réduire, et c'est vers le quinzième siècle qu'on eut l'idée de replier les tubes les uns sur les autres, de manière à diminuer le volume sans atténuer le son. Les corps d'harmonie, trompettes et clairons, étaient nés.

Mais leur vocabulaire restait restreint : treize sons divers, qu'est-ce que cela ? C'était l'époque où aux flûtes et clarinettes commençaient à s'adapter les clefs. On en mit aussi aux cuivres, et c'est ainsi que furent créés en Angleterre et en Allemagne le bugle et l'ophicléide.

Longtemps ces deux instruments restèrent les bases de nos musiques militaires. L'ophicléide — en traduisant mot à mot, le serpent à clefs — eut même une fortune singulière qui contribua notablement à sa popularité. Dans les églises de village, il détrôna rapidement ces antiques serpents de bois durci, au son si voilé et si doux, dont nos ultra-modernes saxophones ont retrouvé la forme et jusqu'au nasillement.

L'échelle chromatique de l'ophicléide était absolument fausse, nous disent les savants en l'art musical : c'est avec sagesse qu'on l'a envoyé rejoindre au grenier poudreux son congénère le serpent de bois.

J'allais oublier la seule forme de la trompette antique qui ait survécu à la Révolution de 1844, cet indestructible trombonne à coulisses, qui rend si fanatiques et si malheureux ceux qui en des temps moins durs s'adonnèrent à son culte. Quel fut le mortel assez audacieux pour oser le premier « avaler et cracher la tringle », comme disait si pittoresquement ce bon colonel Ramollot ?

Sous Henri III, il existait à peu près tel que nous l'admirons, mais on l'appela alors *saquebute*. Sax lui-même ne le détrôna pas ; il lui ajouta bien des pistons pour rendre ses sons plus liés et plus chantants, mais pour la justesse et la précision des notes, la vieille saquebute est demeurée incomparable.

Voilà tout ce dont disposaient les chefs de musique sous Napoléon I^{er} et même sous Louis-Philippe. Aussi ne pouvaient-ils que se rabattre sur les clarinettes, dont ils faisaient alors une consommation énorme. Enfin Sax inventa les tubes et pistons indépendants, assurant ainsi la justesse et l'égalité des sons ; et pendant vingt-cinq ans il inventa sans cesse, touchant à tout, souvent heureux, comme quand il perfectionna la clarinette basse, et trouva le saxhorn et le saxophone, quelquefois moins bien inspiré, comme dans ses réveries saxibas et saxotrombas.

Par une anomalie étrange, ce chercheur parfois bizarre d'allures était un classificateur, un organisateur de premier ordre. Le premier, il groupa les instruments de musique en familles harmoniques, et fit de ce classement la base de la réorganisation des musiques militaires, que lui confia le second Empire.

L'homme, sa fenna et son bourisquo.

On malheu n'arrevé jamé solet.

Djan Pétouye étai on petit pàysan que viquessâi solet avoué sa fenna, son bourisquo et sa cabra, dein 'na petita cambusa iô fasont l'ao petit trin-trin sein féré dè too à nion.

L'étiot ti ein bouna santé, et seimbliâvè que cein volliâvè adé dourâ dinsè, quand, on bio dzo, ne vouâiquie-te pas lo bourisquo et la fenna que ne sont rein tant bin, ni l'on, ni l'autro ; et quand bin

lo vétérinéro et lo mândzo firon totès lè z'herbès dè la St-Djan po lè gari, lo bourisquo passâ l'arma à gautse et la fenna aobliâ dè socliâ, que vouâiquie lo pourro Pétouye dein la pe granta dâi désolachons.

— Mè vouâiquie ruinâ à tsavon, se fasâi !

Après avâi accompagni sa fenna âo cemétiro, et menâ son bourisquo tsi l'é-cortchâo, recoumeincâ à se lameintâ, que cein fasâi maubin âi dzeins :

— N'est-te pas foteint ! se desâi, on bourisquo tant boun'einfant et rein molési, et onna fenna tant vailleinta, on sâcro à l'ovradzo ; qu'on ne savâi pas cein que regrettâvè lo mé, dè la fenna âo bin dâo bourisquo.

Lè dzeins desont : « Cé pourro Pétouye fâ portant pedi et l'a quie on rudo chagrin et bin dâo guignon ».

Lè dzo, lè senannès et lè mâi sè passâvont que Pétouye piornatsivè adé. Lo syndiquo, que lo reincontrè on dzo, lo fâ allâ tsi li, po bâirè on verro et po tâtsi dè lo consolâ, et lâi fâ :

— Vâi-tou, mon pourro Pétouye, tè faut avâi on pou dè coradzo !

— Eh ! syndiquo ! c'était 'na tant bouna bête et ma fenna étai la meillâo dâi fennès.

— Eh bin, vâi, ne dio pas ; mâ sè faut féré onna réson !

— Ah ! syndiquo, cein n'est pas possiblo ! Dou moo, ein mémo teimps dein la méma maison, c'est trâo po on vévo.

Enfin, lo syndiquo coudi lâi derè cauquie bounès resons.

— T'es onco dzouveno ; tot sè pâo racoumoudâ. Ta fenna étai brâva, lo sé ; mâ y'ein a dâi z'autrès. Et pi le ne t'a min bailli dè gosse.

— Oh le n'ein avâ pas lo lizi.

— Eh bin, tè revouâiquie valet, porquie ne tè remâriérâi-tou pas ! Y'a la felhie à Pétet que ne demandérâi pas mi què dè féré on bet d'accordâiron avoué tè, et se te vâo, deri on petit mot.

Pétouye ne reponde pas ; mâ sè mette à pliorâ coumeint on vé et à remâofâ. Adon lo syndiquo que sè peinsâ que l'avâi pi étâ trâo liein, lâi preind la man et lâi fâ : « Estiusa-mè, mon pourro ami, te peinsè à ta pourra fenna ? »

— Ah ! syndiquo, repond Pétouye, ein remâofeint, y'a bin on pou dè cein, mâ y'a onco oquie d'autro.

— Et quiet ?

— C'est bin honéto à vo, syndiquo, dè volliâi mè tsertsi on outra fenna ; mâ se c'étâi on effé dè voutra bontâ et que cein ne vo fassè rein, n'améré pas tant la felhie à Pétet ; mâ y'améré mi.....

— Et quoui ? dis pi...

— On outro bourisquo !